



ITALIE

Déferlante d'immigrés

L'Italie compte trois fois plus d'immigrés qu'au début du siècle, mais la crise économique en aurait fait repartir en quelques mois un million vers leur pays. **PAGE 19**

L'ACTU

SUISSE | MONDE | ÉCONOMIE

FRANCE Le duel Hollande-Sarkozy fera l'objet d'une traditionnelle confrontation directe à la télévision, mercredi soir. S'il ne fait pas l'élection, le débat fait déjà débat.

Un rendez-vous sur un plateau

PHILIPPE VILLARD

Pas d'élection présidentielle française sans débat. Entre grand-messe et petites phrases, ce rendez-vous incontournable, codifié, formaté, prévu et quand même attendu, ne semble pas déterminant pour «faire l'élection».

Le débat des finalistes ne sert à rien, mais on ne peut s'en passer. La preuve: à peine dépouillé le dernier bulletin du premier tour, la polémique enflait entre les deux candidats.

Pugnace et cherchant à en découdre, plus challenger que jamais et volontiers influencé par des codes électoraux venus des Etats-Unis, Nicolas Sarkozy souhaitait carrément trois débats. Alors que François Hollande, soucieux de conforter sa posture présidentielle, estimait qu'un seul suffisait.

«François Hollande ne refuse pas de débattre avec Nicolas Sarkozy. Il s'agit d'une tradition française mais le président sortant n'est pas le seul à déterminer les modalités du débat. Au pouvoir pendant cinq ans, il a joué au super-communicant pour expliquer sa politique, alors là-dessus, c'est «no comment!» et un seul débat. Point!», s'agace Richard Yung, sénateur socialiste représentant les Français de l'étranger.

«Ce qui est curieux avec François Hollande, c'est qu'il ne cesse de prôner le «changement maintenant» et qu'aussitôt, il ne veut rien changer», s'amuse Claudine Schmid, candidate UMP aux prochaines élections législatives pour la circonscription formée par la Suisse et le Liechtenstein. Elle note encore «qu'avec les primaires socialistes, les militants et les Français ont assisté à trois ou quatre débats thématiques». Alors,



Le face-à-face Giscard-Mitterrand de 1981. En 2012, le président sortant se trouve pour la première fois en position de challenger. KEYSTONE



«**La télévision sait très bien mettre en scène les sacrifices.**»

VINCENT KAUFMANN SOCIOLOGUE

trop de débat noierait-il «le débat»?

Logiques différentes

«Ce spectacle est d'abord important pour les chaînes de télé», analyse le sociologue Vincent Kaufmann. A ses yeux, cette grande affaire politique, qui donne lieu à des négociations compliquées entre les états-ma-

jors politiques et les deux principales antennes nationales répond à deux logiques.

L'une télévisuelle. Pour générer de l'audience avec le «produit» débat, «les télévisions sont prêtes à toutes les concessions».

L'autre, politique, inciterait les candidats «à éviter de se mettre en position de faiblesse à cette occasion. C'est aussi ce qui peut pousser François Hollande à ne participer qu'à un seul débat», poursuit-il.

Dans ce contexte, son analyse l'amène à considérer que le débat «sert moins la politique que les médias, parce qu'à la télé, il n'existe qu'un semblant de discours. Tout est préparé par les équipes de communicants des candidats».

Chacun arrive sur le plateau le sac à munitions lesté de formules dégoupillées, prêtes à l'emploi, estampillées «bonnes à reprendre» à destination du public, des éditorialistes, des commentateurs, des blogs ou des tweets.

Alors que viendront chercher les téléspectateurs dans cette joute millimétrée? Une mort symbolique, une victoire aux points? Une élimination? Un perdant et un gagnant?, «car la télévision sait très bien mettre en scène les sacrifices», s'amuse encore Vincent Kaufmann.

En ces instants d'une dramaturgie particulière (lire ci-dessous) le spectacle télévisuel devient le dernier haut lieu de la confrontation directe.

On va donc guetter non pas ce moment trop prévisible où l'un ou l'autre dira «fendre l'armure», selon la formule de Lionel Jospin; mais plutôt, le moment éventuel où l'armure se fendra dans la vérité d'un surgissement inconscient, d'un dérapage incontrôlé

Une sortie mal maîtrisée qui pour Vincent Kaufmann ne serait que «le symptôme d'un accident de la langue de bois quand elle n'est plus maîtrisée».

Pas d'impact

Il faut toutefois se garder de donner au débat télévisuel l'importance qu'il n'a pas. Selon les enquêtes réalisées à partir des

présidentielles de 1974, «le débat n'a jamais impacté le rapport de force électoral», note Frédéric Dabi, directeur général adjoint de l'institut de sondages parisien Ifop.

Et pour orchestrer ce ping-pong, il ne faut pas oublier deux journalistes politiques dont le choix relève d'un consensus entre les candidats. Connus et chevronnés, David Pujadas et Laurence Ferrari qui officieront mercredi soir, risquent bien de faire comme certains de leurs illustres prédécesseurs.

C'est-à-dire glisser du rôle de questionneur, de relanceur vers celui de comptables déferents des temps de parole, car cette grand-messe n'est jamais apparue «comme le lieu où l'on pose des questions dérangeantes» conclut Vincent Kaufmann.

N'empêche, le débat, on en débat! ●

ÉTATS D'ESPRIT

François Hollande voit dans le face-à-face télévisé du 2 mai une nouvelle occasion de «convaincre» les Français, tandis que Nicolas Sarkozy ira au rendez-vous avec «sérénité, détermination et sans coach», expliquent-ils dans l'édition d'hier du «Journal du dimanche».

Le député de Corrèze, favori des sondages, fait remarquer que ce rendez-vous cathodique de l'entre-deux-tours «peut réserver des moments forts», mais que «rarement un débat a changé le sens d'un scrutin».

Nicolas Sarkozy déclare que les Français attendent du débat une «confrontation qui les éclaire sur deux projets et deux personnalités». «J'irai sans avoir préparé des formules parce que les Français ont droit à autre chose qu'à des phrases toutes faites, mais sans contenu», ajoute-t-il. ● **ATS**

De l'événementiel

Pour Vincent Kaufmann, le seul débat télévisé à suspens reste celui qui opposa Valéry Giscard d'Estaing (VGE) à François Mitterrand, lors de la présidentielle de 1974. On a glosé sur la petite phrase, censée être victorieuse, de VGE contestant à son adversaire «le monopole du cœur». Mais il faut se souvenir de la grande incertitude électorale de l'époque. Même après la confrontation, l'Ifop a maintenu son 50/50 entre les deux politiciens. En revanche, Vincent Kaufmann prône la perspective historique pour expliquer la tension de 1974.

«Aux Etats-Unis, pour la présidentielle de 1960, les électeurs assistent à la grande première du débat télévisé Nixon-Kennedy. Le politicien chevronné est apparu transpirant, mal rasé, mal maquillé et n'a pas tenu le choc face au «beau gosse» souriant et bronzé», résume-t-il. Une situation qui se retrouve peu prou de l'autre côté de l'Atlantique «à l'issue de quinze ans de pénétration télévisuelle chez nos voisins.» Ainsi, «c'est l'aspect événementiel de ces premières qui a pu peser sur une élection, car ensuite, très vite, les candidats se sont appropriés, pour les maîtriser de mieux en mieux, les codes de l'exercice.»

Et les débats de 1974 et 1981, entre les mêmes adversaires, ont donné lieu à un spectacle théâtral joué par Jacques Weber (Giscard) et Jean-François Balmer (Mitterrand). ● **PHV**

TROIS QUESTIONS À...



DOMINIQUE ZIEGLER
AUTEUR
ET METTEUR
EN SCÈNE
DE THÉÂTRE

«Je vais regarder le débat par voyeurisme du désespoir»

Comment percevez-vous la dimension théâtrale de ce traditionnel débat de l'entre-deux-tours?

Bien sûr que le théâtre prédomine dans ce genre d'exercice, mais ce n'est pas le meilleur théâtre, car le théâtre, c'est l'art du mensonge. Cependant, c'est surtout l'art du mentir vrai en connivence avec le spectateur. Si on le berce d'illusions, c'est dans le but de l'élever. Ici, on a le pire de la société du spectacle que dénonçait Guy Debord.

On n'a que l'enveloppe, on fait semblant de parler vrai pour mentir, on se retrouve face à des personnages vidés de leur idéologie qui incarnent des colères convenues.

Ce face-à-face ne risque a priori pas de décider de l'élection, mais que pensez-vous de cet affrontement attendu?

D'un côté, Nicolas Sarkozy incarne le politicien TFI, le mec à gourmette, dans le registre Bigard. C'est une espèce de «beau» qui lorgne vers Michel Sardou et Chuck Norris. Il massacre la langue, joue au dur. C'est Al Pacino sans le talent. En face, François Hollande voudrait incarner «la normalité», «la banalité» avec son faux calme olympien. Il est dans le registre Arte, «Les Inrockuptibles», «Télérama» et les films d'auteur... Ils

restent toutefois deux pervers sans foi ni loi, car ils mentent tous les deux. Entre Nicolas Sarkozy qui le fait à la vaseline, je me demande lequel est le plus antipathique.

Au fond, ce n'est qu'un combat de boxe, chacun a son propre objectif: écraser l'autre. C'est un ressort intéressant, c'est Don Corleone contre Don Barzini non?

Il ressort une certaine dramaturgie de cet exercice obligé. Est-elle de nature à vous inspirer?

Bien sûr que du point de vue de la dramaturgie, c'est très intéressant. Les postures, la gestuelle, les attitudes, les regards seront importants, mais les idées seront absentes du débat. Ce sera du show, la forme va prendre le pas sur le fond. Aujourd'hui, le vrai lieu du débat politique, c'est la société civile, pas le monde politique. Je reconnais quand même que cela peut-être une source d'inspiration. Le théâtre est un art important, qui peut parler de la réalité s'il dispose d'une toile de fond analytique ou satirique. Alors pour toutes ces raisons, je plaide coupable, je vais regarder le débat, par voyeurisme du désespoir, mais je ne sais pas si je vais le supporter jusqu'au bout... ● **PHV**